

U2 : les trois erreurs de Washington

Un nouveau livre américain révèle les détails de l'histoire tragi-comique du pilote Francis Powers

« L'Histoire secrète de l'U2 » par David Wise et Thomas Ross (1), qui vient de paraître aux Etats-Unis, est déjà un best-seller. Sans doute n'en connaissons-nous jamais tous les détails, mais le coup d'œil jeté dans les coulisses de l'espionnage suffit à montrer les risques d'une politique de « N'avouez jamais ». Qu'un grain de vérité se glisse dans les rouages de la machine à mensonges, et la faute devient crime, le ridicule s'ajoute à la culpabilité pour confondre les responsables.

Première erreur : Avoir choisi Powers pour effectuer la mission de reconnaissance en territoire soviétique. Il s'agissait, partant d'une base du Pakistan pour atterrir en Norvège, de survoler Cherbyabinsk où se construisaient des rampes de lancement pour fusées intercontinentales. Nous apprenons aujourd'hui qu'Allen Dulles, directeur de la C.I.A., n'aurait pas, après examen des tests psychologiques imposés au pilote, choisi Powers pour cette mission. Que révélaient ces tests ? Un haut degré de tension nerveuse.

Comme beaucoup de ses collègues, Powers se méfiait du système de destruction automatique propre à l'U2. Le mécanisme fonctionnerait-il si l'avion était touché ? L'appareil n'exploserait-il pas avant que le pilote en soit éjecté ? Contrairement à ce qui fut dit, Powers n'avait pas reçu l'ordre de se suicider, mais seulement d'assurer la destruction de son avion. En cas d'interrogatoires et de tortures, il pouvait absorber le curare qu'il gardait sur lui, dans un dollar creux. Les héros de romans policiers ont-ils choisi cette solution : cent quatre-vingts secondes d'agonie pour sauver l'honneur de son pays.

Mais Powers n'était pas un héros. Il estimait chèrement gagnés ses 2.500 dollars par mois ; il ne savait pas sa vie, à chaque mission, pour ramener

des photos de bases militaires ? Sans compter que la vol à des altitudes très élevées éprouve douloureusement l'organisme. Pour le reste, il pensait, avec son puritain de père, que « se tuer, c'est tuer un homme et que tuer un homme est un péché ».

Les angoisses d'Eisenhower

Deuxième erreur : N'avoir rien prévu pour le cas où l'U2 serait descendu intact et le pilote fait prisonnier. Nous savons maintenant qu'Eisenhower redoutait cette éventualité, qu'il n'avait autorisé les vols que « le désespoir au cœur, sous la pression de son entourage, et qu'il répugnait à en entendre parler. Quand il faisait part de ses angoisses aux responsables de la C.I.A., ces derniers lui répondaient : « Les Russes ne peuvent protester car ce serait avouer que nous pénétrons impunément au sein de leur espace aérien : c'est-à-dire révéler la faiblesse de leur défense. Leur orgueil les condamne au silence. » De 1956 à 1960, les Etats-Unis poursuivaient donc leurs missions de repérage. Il fallait des mois à la C.I.A. pour développer les innombrables films qu'elle recevait. Et Khrouchtchev réprimandait ses chasseurs incapables de descendre l'appareil qu'ils avaient surnommé « la Dame noire de l'espionnage ».

Troisième erreur : Avoir expliqué la disparition de Powers par un « communiqué-camouflage », ce que les Américains appelaient « cover story », avant de connaître la réalité. C'est le matin du 1^{er} mai que l'U2, après avoir décollé du Pakistan, fut descendu au-dessus de Sverdrupk. Neuf heures plus tard, le poste de Bodø (Norvège) alertait Washington : « Powers est porté manquant. » Aussi d'« Cummings », Dillon (du State Department) décidèrent de mettre au point la version officielle selon laquelle l'U2, en proie à des troubles

mécaniques, aurait dévié de sa route. On convient de ne pas mentionner la base du Pakistan, mais de la remplacer par la base de Turquie, alliée plus sûre et moins sensible à d'éventuelles menaces russes. Naturellement, la véritable nature de l'U2 sera tenue secrète, on parlera de recherches météorologiques.

Pendant ce temps, la traditionnelle cérémonie du 1^{er} mai se déroule à Moscou. Thompson, l'ambassadeur des U.S.A., voit le maréchal de l'Air soviétique, suivi d'officiers supérieurs, aborder Khrouchtchev. Au remue-ménage, aux gesticulations, il devine qu'il se passe quelque chose de grave, mais il ne sait quoi.

La fureur de Khrouchtchev

Convoqués en réunion d'urgence, les experts techniques de la C.I.A. travaillaient fébrilement à rédiger un communiqué. Il est transmis aux multiples agences de l'organisation, en particulier à celle d'Adana (Turquie) avec consigne de l'exposer aux journalistes, si ceux-ci ont vent de l'affaire. Voilà comment, le matin du 2 mai, un journaliste turc écrit : « qu'on apprend de sources autorisées, la disparition d'un avion américain U2, de type reconnaissance météorologique. L'appareil qui volait à une altitude de 100.000 pieds, aux limites de l'atmosphère, a disparu, dimanche, dans son dernier voyage, du mauvais fonctionnement de ses appareils d'oxygène ». Les journaux américains reproduisent cette information. La C.I.A., persuadée que Powers est mort et l'avion détruit, se frotte les mains, elle croit l'affaire étouffée.

Mais le 3 mai, à la fin d'un discours marathon, Khrouchtchev prend à partie l'ambassadeur des U.S.A. : « Nous avons abattu un avion qui nous espionnait. Qui nous l'a envoyé ? Le com-